

L'Humain – une rétrospective

(Préface à *Qui était l'humain ?*)

Humain (nom, obsolète).

Un être humain, une personne, un membre de l'espèce *homo sapiens* ou d'autres espèces, également éteintes, du genre *homo*, aussi appelées *hominines*, par opposition aux *hominidés*, qui incluent également les grands singes ou primates (voir aussi : *anthropos*, *animal rationale*, *zoon logon echon*).

Humain (nom et adj.), souvent employé comme adjectif substantifié et précédé de l'article défini, souvent au pluriel (les humains) pour parler de l'espèce.

Les humains (*homo*) se distinguaient de leurs plus proches parents parmi les primates principalement par des modifications squelettiques les adaptant à la bipédie et par un volume crânien plus important.

Définition et classification scientifiques : Les humains (*homo sapiens*) étaient des *hominines* bipèdes caractérisés par un front plus haut et plus incliné que celui des *hominines* antérieurs. Leur volume cérébral était d'environ 1 400 cm³. Leurs dents et leurs mâchoires étaient plus petites, et leur menton plus proéminent. *Homo sapiens* était le seul *hominine* capable de fabriquer et d'utiliser des outils complexes, de résoudre des problèmes par la perception sensorielle et le raisonnement, d'utiliser des symboles et le langage, et de créer des structures sociales complexes.

Les membres de cette espèce se désignaient eux-mêmes comme des humains, notamment par comparaison avec les autres *animaux* (dits « non-humains ») et les *machines*.

1 Caractéristiques

Il a fallu beaucoup de temps aux humains pour prendre conscience de leur propre historicité. Le fait que l'on puisse aujourd'hui la considérer comme une espèce désormais éteinte fait de son évolution – des premiers primates aux premiers *hominidés* et *hominines*, jusqu'à *homo* – un parcours véritablement impressionnant, mais aussi très riche en événements. Le développement évolutif ultérieur – à savoir, la survie d'une seule sous-espèce au sein de la diversité des *hominines* (celle qui s'est nommée, avec une certaine prétention, *homo sapiens*) – a longtemps été considérée comme la preuve de son caractère unique et exceptionnel. Pourtant, des raisons bien plus prosaïques, telles que le changement climatique, les maladies ou encore (une théorie farouchement réfutée par les survivants) le génocide, ont pu expliquer cette unique survie. Quoi qu'il en soit, au cours de ses 30 000 ans d'évolution, *homo sapiens* a non seulement réussi à s'adapter à son environnement grâce à des techniques et des technologies de plus en plus sophistiquées, mais il a également colonisé la quasi-totalité de la surface de sa planète. Il devint même une force de transformation majeure à l'échelle planétaire – comparable aux microbes qui, jadis, initièrent les processus chimiques à l'origine de l'hydrosphère, de l'atmosphère et de la

biosphère terrestres, donnant naissance à une immense diversité de formes de vie organiques – en ajoutant une nouvelle sphère à la structure de la planète : la technosphère. On pense toutefois que c'est précisément ce succès évolutif qui a finalement conduit à la disparition du genre *homo* et à l'effondrement de ses structures de survie – les civilisations. Ces civilisations (parfois appelées « cultures ») représentaient des formes extériorisées et matérialisées de ce que le genre *homo* nommait « conscience » – une forme de connaissance de soi qui, grâce à diverses formes de communication, de tradition et de conservation dans des archives, était capable de transcender les limites temporelles de la durée de vie individuelle.

Cependant, on pense que ce succès évolutif même a finalement conduit à la disparition du genre *homo* et à l'effondrement de ses civilisations. Les éléments déclencheurs de cette étape et de cette réalisation extraordinaires dans l'histoire de l'évolution naturelle restent encore mal compris. L'opinion dominante était que c'est le bipédisme humain — la marche debout, qui a permis de se déplacer sur deux jambes — qui a libéré les membres supérieurs, leur permettant de se développer en bras munis de mains et de doigts. Ces organes de préhension ont permis de saisir et de manipuler des objets, devenant ainsi des instruments ou des outils pour transformer la matière — ce qui, à son tour, était considéré comme l'origine de la culture. Ce développement extraordinaire a transformé le mode de vie des humains, passant de simples troupes de primates à des groupes, des communautés et des sociétés de plus en plus organisés (voir ci-dessous).

Un autre aspect permis par la bipédie fut le développement d'un cerveau relativement volumineux par rapport à la taille corporelle moyenne de l'espèce. Ceci, à son tour, a facilité le développement de capacités cognitives plus complexes, communément appelées « pensée » ou « intelligence ». On pensait que le prix à payer pour ce cerveau et ce crâne plus développés était que les enfants humains (généralement appelés « bébés ») devaient naître relativement immatures afin de ne pas compromettre la survie des mères, le canal de naissance étant trop étroit. Par conséquent, les nouveau-nés présentaient un phénomène connu sous le nom de « néoténie » – une période prolongée de dépendance par rapport aux autres mammifères, nécessitant des années de soins et une structure sociale organisée qui facilitait une parentalité prolongée. Les rôles parentaux étaient généralement répartis selon le sexe et l'âge : les mères assuraient la majeure partie de l'éducation et de l'instruction des enfants, aidées par les femelles plus âgées qui, en raison de leur utilité sociale, avaient tendance à vivre plus longtemps que les mâles plus âgés. Le rôle des pères se limitait en grande partie à la protection et à l'alimentation. Sur le plan social, cela a généralement abouti à une forme d'organisation appelée « famille », fondée sur la cohabitation plus ou moins monogame d'une ou plusieurs femelles avec – généralement – un mâle dominant et leur progéniture (bien que d'autres formes d'organisation aient existé et aient parfois été tolérées, notamment dans les sociétés dites « libérales »).

Une caractéristique marquante des humains était leur nudité (un membre de l'espèce a même qualifié celle-ci, de manière quelque peu provocatrice, de « singe nu »). On suppose que les humains ont perdu leur fourrure probablement en raison de leur adaptation à de nouveaux habitats (de la forêt à la steppe) et aux changements climatiques. Ce processus évolutif a également eu un coût : les humains ont désormais eu besoin d'une protection artificielle contre les influences environnementales telles que la pluie et le soleil. Cela a conduit au développement des vêtements. Le port de vêtements est également lié à un

changement de régime alimentaire, d'un régime principalement végétal à un régime carnivore, puis omnivore. La chasse et la mise à mort collectives d'animaux fournissaient des manteaux de fourrure pour protéger le corps humain et servaient simultanément de symbole (« fétiche » ou « trophée ») de la supériorité humaine sur les autres animaux. Avec l'expansion de cette domination, un changement profond des modes de vie et de l'organisation sociale a conduit à la domestication et à l'élevage de certaines espèces animales, ainsi qu'à l'exploitation de leur force. Cela a également entraîné une transformation radicale du paysage par le labour, les semailles et les récoltes – une activité connue sous le nom « d'agriculture » –, qui a progressivement permis aux humains de subvenir aux besoins d'une population en constante augmentation et d'assurer leur expansion géographique.

L'habillement, l'agriculture, l'élevage et la reproduction ne sont que quelques exemples des technologies inventées par l'être humain pour maîtriser son environnement (souvent appelé « nature » et à distinguer de la sphère purement humaine nommée « culture »). Disposant désormais de plus de temps pour des activités non directement liées à la survie, l'invention d'outils manuels s'est intensifiée, tirant parti du développement des mains de manière toujours plus sophistiquée. Ces instruments – outils pour marteler, couper, lancer, etc. – ont non seulement permis le développement de techniques et servi de prothèses pour les mains, les membres et les organes, mais aussi de boucliers et d'armes défensives et offensives. Cependant, d'autres outils, non conçus pour la transformation matérielle, sont devenus au fil du temps des caractéristiques essentielles de l'humanité. Tous reposaient sur des activités symboliques et donc, au moins en partie, immatérielles. Le langage en est le parfait exemple. La communication n'est évidemment pas une invention purement humaine – bien au contraire : presque toutes les autres espèces possédaient les moyens d'utiliser leurs différents organes sensoriels pour interpréter leur environnement et partager cette interprétation – dans une certaine mesure – avec d'autres. Ce que l'espèce humaine a cependant découvert – peut-être par hasard – et développé par la suite jusqu'à un niveau de complexité unique, c'est une forme de construction du sens qui fonctionnait systématiquement, même et surtout en l'absence de traces et de preuves matérielles, et qui reposait uniquement sur la transformation de la matérialité en signes immatériels ou mentales. Ceci a ajouté une infinité de niveaux de signification qui, grâce à un code partagé (le langage), ont permis d'atteindre un nouveau niveau de compréhension : celui décrit précédemment comme la conscience (une forme de perception mentale supérieure de soi-même et de son environnement, qui dépasse la simple présence physique et permet une capacité accrue de projection et de mémoire ; voir également ci-dessous).

Ce niveau non physique d'activité symbolique – qui permettait la conscience et reposait sur un processus d'intériorisation (mentale) – engendrait généralement donc la conscience de soi. Conjugée aux capacités avancées de fabrication d'outils de l'espèce, elle menait à des pratiques sociales, c'est-à-dire partagées, telles que le dessin, le chant ou la prière – pratiques qui servaient également à différencier les individus par la spécialisation, aboutissant souvent à l'émergence de hiérarchies au sein du groupe. Cependant, ces avantages évolutifs (généralement perçus comme un progrès) avaient un prix : le développement d'un « inconscient ». Avec la conscience est apparue la connaissance de sa propre mortalité – ainsi que toutes les peurs, les désirs et les questions que cette connaissance suscitait. Elle a également engendré le refoulement (une forme d'oubli volontaire), à l'origine de stratégies d'évitement. S'il est raisonnable de supposer que toutes

les espèces possèdent des stratégies d'évitement face à la mortalité et à d'autres instincts, les humains – grâce à leur niveau de conscience supérieur et aux technologies de transmission symboliques et sémiotiques associées (souvent appelées « médias ») – ont pu réfléchir sur leurs expériences, les remodeler et les partager. De cette manière, ils ont pu développer, accumuler et transmettre des connaissances aux autres membres de l'espèce – parfois même longtemps après leur propre mort – notamment avec l'apparition de systèmes d'enregistrement plus sophistiqués, en particulier les techniques de codage matériel que sont la peinture et l'écriture.

L'inconscient et les activités psychiques incontrôlables qu'il engendrait (notamment les rêves) devenaient des réceptacles pour les peurs, les désirs et les instincts refoulés. Leur refoulement était nécessaire pour surmonter les souvenirs immédiats des formes de vie considérées animales – jugées inférieures et grossières – et ainsi créer et maintenir des niveaux supérieurs de conscience (de soi). Le revers de la médaille est que ces niveaux désormais interdits (ou rejetés) de l'animalité n'étaient en aucun cas réellement vaincus ou éradiqués par le refoulement. Les instincts et les affects associés étaient simplement stockés hors de portée de la conscience. En réalité, à force de refoulements répétés, ils ont acquis parfois même du pouvoir – précisément en raison de leur présence persistante et étrangement absente, qui entretenait un souvenir constant, à peine dissimulé – un phénomène souvent décrit comme une hantise ou le fait d'être hanté. Les stimuli, tant psychologiques qu'externes, pouvaient constamment rappeler aux individus ce qu'ils avaient refoulé, exigeant ainsi un renouvellement et une intensification de leurs mécanismes de défense psychologiques – ce qui pouvait parfois engendrer des comportements compulsifs et répétitifs considérés comme pathologiques (notamment des états psychologiques nocifs tels que la dépression et des comportements autodestructeurs tels que le suicide).

Le succès indéniable de l'espèce humaine s'est manifesté par le développement de structures sociales de plus en plus complexes, de technologies agricoles plus efficaces – liées à la maîtrise des processus biochimiques et génétiques – et de progrès civilisationnels tels que l'hygiène, le développement d'institutions sociales et de systèmes de soins médicaux. Ces avancées ont permis une réduction drastique de la mortalité infantile et une augmentation significative de l'espérance de vie (même si ces progrès n'ont pas été répartis équitablement au sein de l'espèce humaine à l'échelle mondiale). Cette situation s'expliquait par d'importantes disparités dans la disponibilité et la qualité des services, ainsi que dans les modes de vie – des facteurs qui dépendaient des conditions géographiques, socio-économiques et politiques et qui se situaient souvent le long de la ligne de fracture entre le Nord privilégié et un Sud global défavorisé – un fossé de richesse qui s'explique historiquement par les effets du colonialisme, de l'impérialisme et de l'extractivisme, principalement en Afrique, en Amérique du Sud et dans certaines régions d'Asie du Sud, exercés par les puissances du Nord. Sur les plans économique et écologique, ces progrès civilisationnels ont souvent été acquis au prix fort – par le biais des processus que l'on a appelés « industrialisation » et « modernité », deux évolutions ou époques très controversées qui ont été largement impulsées par les puissances coloniales occidentales – en particulier celles qui étaient basées sur le continent appelé « Europe » (et qui ont été remplacées plus tard par l'Amérique du Nord et, encore plus tard encore, par la Chine).

L'industrialisation a engendré une multitude de changements : de plus en plus de personnes ont quitté l'agriculture pour travailler dans les usines, en ville ou en périphérie, afin de

produire des marchandises. Il en a résulté une concentration des logements, des infrastructures sanitaires et des services publics, ainsi qu'un mode de vie de plus en plus consumériste. Ce processus de modernisation, étroitement lié au progrès technologique et social, a également conduit à la création d'un système d'éducation publique et de plus en plus obligatoire, et à une hausse du taux d'alphabétisation. Par ailleurs, de nouveaux médias, tels que la presse, ont émergé, accompagnés d'une culture de la lecture et d'une sphère publique favorisant un libre échange d'idées et étroitement liée au développement de systèmes politiques plus démocratiques. Plus tard, d'autres médias de masse, comme le cinéma, la télévision et, plus tard, internet, conjugués à l'instauration d'un temps libre et à un meilleur équilibre entre vie professionnelle et vie privée, ont favorisé une conception plus individualiste de soi et suscité des revendications pour une plus grande liberté individuelle et pour des droits humains universels et inaliénables.

Cependant, toutes ces avancées n'ont pas véritablement résolu les importants problèmes métaphysiques (voire spirituels) que l'espèce humaine s'était elle-même créés. La question de ce que signifie être humain se posait avec une urgence croissante, d'autant plus que toute réponse spirituelle était discréditée par les développements scientifiques et sociologiques et par un matérialisme largement accepté ; un matérialisme qui expliquait la vie et la nature humaine uniquement en termes biochimiques et psychosociaux. Cela a engendré de nombreuses crises d'identité, car il devenait de plus en plus difficile de distinguer la nature humaine, la différence essentielle entre les humains et leur identité, des autres entités biologiques et géologiques (animaux non-humains, plantes, microbes, minéraux, etc.), ainsi que des objets et processus technologiques matériels et de plus en plus virtuels, c'est-à-dire numériques (en particulier les machines et les logiciels basés sur l'information, les données et les algorithmes). En effet, il n'existait aucun consensus ni sur ce qui rendait les humains spéciaux, ni sur ce qui justifiait leur statut exceptionnel. Par conséquent, le pouvoir absolu sur les ressources planétaires que l'homme s'était arrogé manquait également de légitimité véritable.

Cependant, la justification du statut exceptionnel de l'humanité pour la majorité reposait généralement sur ses technologies culturelles – telles que la philosophie, les sciences et, peut-être plus particulièrement, l'art, l'architecture et la littérature. Celles-ci étaient considérées comme des réalisations incontestables et l'expression de la quête de perfection et d'amélioration morale continue de l'humanité (un ensemble de valeurs souvent désigné sous le terme « d'humanisme »). De plus, on pensait que ces réalisations pouvaient constituer un rempart contre toutes les formes d'adversité, qu'elles soient naturelles ou causées par l'homme. Néanmoins, des maux – comme on les appelait – continuaient de tourmenter et d'entraver le progrès civilisationnel et social de l'humanité. La violence, dont les origines restaient inexplicables par les humanistes, constituait un problème particulier. Elle engendrait des guerres, d'immenses souffrances – tant chez les humains que chez les non-humains – et un gaspillage inimaginable de ressources, notamment la destruction de nombreux habitats naturels et culturels. Mais surtout, le principe fondamental de l'économie moderne – et des politiques libérales qui lui étaient associées – résidait dans l'idée de concurrence : une distribution des moyens de production fonctionnant selon des principes dits « capitalistes ». S'il est vrai que la concentration du capital entre les mains des entrepreneurs et la spécialisation du travail ont considérablement accru la productivité et sorti un nombre croissant de personnes de la misère, le prix à payer était une répartition extrêmement inégale des privilèges, des richesses et du pouvoir, ainsi qu'une aliénation

psychologique croissante des individus vis-à-vis de leur environnement naturel et social immédiat. De plus, le principe de compétitivité fut érigé en idéal social général, engendrant une méfiance généralisée, le déclin de nombreuses formes de solidarité antérieures et des formes agressives d'individualisme.

Une erreur fondamentale, et peut-être fatale, commise par l'espèce humaine était sa tendance, dès ses débuts dans la compréhension systématique de sa place métaphysique au sein de ce qu'elle nommait « l'univers » ou « le cosmos », à se situer dans une relation triangulaire de distinction entre animaux et machines (une relation qui, pour longtemps dans son histoire, était dominée par une quatrième entité transcendante appelée « Dieu »). Ceci a engendré une série d'oppositions binaires (catégories mutuellement exclusives), qui se sont révélées néanmoins instables et, en fin de compte, intenable, et étaient la cause de toutes sortes de malentendus et de violences. La distinction entre humains et animaux servait à justifier l'exploitation et la mise à mort légalement autorisée d'animaux (abattage, chasse, expérimentations médicales, etc.) – en se fondant sur la supériorité proclamée de l'homme sur les animaux (non-humains) – alors même que le corps humain était biologiquement clairement classable comme mammifère et donc comme faisant partie du règne animal. Pour séparer radicalement les humains des animaux non-humains – et distinguer le meurtre d'humains de l'abattage légal d'animaux non-humains –, un argument spirituel ou religieux était employé, attribuant aux humains une âme, un esprit, un intellect ou une conscience, qualités refusées aux animaux non-humains. Cependant, en contrepartie (du moins pour les humains), la violence ainsi engendrée contre les animaux non-humains pouvait également s'appliquer à certains humains, notamment lorsqu'ils étaient considérés comme semblables aux animaux ou se comportaient comme tels (par exemple, s'ils ne se conformaient pas aux normes sociales établies). Ceci a conduit à des pratiques parfois qualifiées de « racistes » et/ou « sexistes », pratiques initialement fondées sur le spécisme, mais souvent imbriquées de manière complexe et présentant diverses analogies avec celui-ci.

L'autre frontière – celle entre les humains et les machines, les objets ou la technologie – s'est avérée tout aussi perméable pour plusieurs raisons : dans la tentative d'établir une séparation entre humains et animaux, les corps humains et animaux furent finalement considérés comme des machines (au sens du système de croyances appelé « mécanisme »). L'idée était qu'une puissance supérieure (Dieu, voir ci-dessus) dotée d'une connaissance technique supérieure avait conçu les entités biologiques – celles considérées comme naturelles et vivantes, fonctionnant selon des principes mécanistes, c'est-à-dire techniques, à la manière d'une horloge. Cependant, la composante particulière qui rendait les humains supérieurs à toutes les autres créatures en termes de capacités mentales ne pouvait s'expliquer que par un élément immatériel – spirituel ou divin – qui ne pouvait être réduit ni à la biologie ni à la physique. À mesure que les humains développaient des technologies de plus en plus complexes et des objets de plus en plus autonomes – capables de reproduire des processus autrefois considérés comme le seul domaine de l'esprit humain (pensée, intelligence, conscience, etc.) –, la frontière entre l'humain et la machine commença à s'estomper, de même que les distinctions entre la vie biologique ou organique et la matière minérale, inorganique ou morte. Il en a résulté une grande confusion conceptuelle qui a déclenché de profondes angoisses chez les individus (en particulier ceux de tendance humaniste) et a conduit à des tentatives de plus en plus désespérées de consolider le pouvoir humain face à son érosion – et au retour concomitant et obsédant de l'animalité refoulée et de la technicité.

Du fait de son obsession narcissique persistante pour sa propre identité et son unicité, l'espèce humaine s'est finalement avérée incapable de se libérer de certaines tendances violentes endémiques. Celles-ci se sont manifestées dans ce que les humains ont appelé « l'histoire » – qui, à y regarder de plus près, n'est autre que le récit de pratiques répressives, de colonialisme, d'esclavage, de guerres, de catastrophes et de massacres ; des processus souvent réinterprétés comme des réussites culturelles (avancées scientifiques, inventions et autres fruits de la pensée et de l'action créatives). Tout cela a finalement conduit à la chute d'une espèce incontestablement talentueuse et souvent très prometteuse – une espèce toutefois généralement motivée par l'orgueil et l'arrogance, ainsi que par un manque d'empathie et d'altruisme (voir section 2 ci-dessous).

Ainsi, malgré toutes leurs meilleures intentions, manifestées dans des inventions, théories et pratiques sociales telles que le droit et la justice, l'appréciation du beau et les pratiques de pleine conscience et de bienveillance, l'humanité a finalement contribué à sa propre disparition et à la dégradation générale de la biosphère planétaire. Plus curieux encore, alors que la justice, en tant qu'idée – voire idéal –, était universellement reconnue par l'humanité comme l'un des principes les plus élevés et les plus nobles de l'organisation sociale, la pratique sociale, en appliquant ce principe par le biais de règles et de règlements auto-imposés (les lois), a presque toujours inévitablement trahi précisément ce principe de justice. En ce sens, l'humanité a nécessairement dû percevoir sa propre disparition comme un acte d'injustice cosmologique colossal – un acte qu'au moins certains d'entre eux ont désespérément cherché à rectifier ou à surmonter avant leur disparition finale, malheureusement en grande partie en vain.

2 *Raisons du déclin et de l'extinction de l'humanité*

Surpopulation

Ce qui a accéléré le déclin et l'extinction du dernier *homo* était, paradoxalement, son succès évolutif et reproductif. Certains ont même comparé sa propagation et son adaptation à tous les habitats naturels de la planète – son essor, mais aussi son comportement prédateur et destructeur – à celui d'un virus.

L'espèce a évolué d'un mode de vie nomade (chasseurs-cueilleurs) vers un mode de vie sédentaire (grâce à l'établissement de l'agriculture et à l'élevage d'espèces animales non-humaines à des fins d'exploitation). Dans ses dernières phases, elle a cependant connu une nouvelle accélération des migrations, alimentée par les inégalités économiques, sociopolitiques et climatiques. Ces migrations se sont principalement traduites par d'importants flux migratoires des pays du Sud vers les régions septentrionales, plus riches et au climat plus tempéré – des flux qui ont, bien sûr, suscité parfois une résistance violente et ont été déviés ailleurs (phénomène parfois appelé « rémigration »).

De plus en plus, les motivations des migrations ont évolué, passant de raisons politiques et économiques à des contraintes écologiques. En effet, le changement climatique et le réchauffement planétaire, causés par les activités économiques et extractives d'une frange privilégiée de l'humanité, ont rendu de plus en plus de régions de la planète inhospitalières

et inhabitables. Prenant progressivement conscience de son rôle majeur, voire dominant, dans les bouleversements atmosphériques irréversibles et l'extinction d'un nombre croissant d'espèces non-humaines (ou le déclin dramatique de la biodiversité), l'humanité n'a trouvé de meilleure façon d'affirmer ouvertement sa puissance en nommant sa dernière période (ou époque) « Anthropocène ». Ce faisant, elle a explicitement reconnu sa responsabilité ultime dans ce déclin, causé par une partie bien précise de l'humanité et des modes de vie spécifiques, qualifiés « d'occidentaux », dont les origines remontent à la Grèce antique et se sont étendues aux cultures européenne et anglo-américaine, pour se généraliser à l'échelle mondiale.

Techno-euphorie

En réaction tardive à leur propre évolution, les humains ont fini par se reprocher d'avoir créé ces êtres que certains considéraient comme leurs successeurs. Ce que l'on appelle aujourd'hui technologie (du moins en Occident, mais aussi dans la culture internationale mondialisée) était à l'origine un outil permettant aux humains d'étendre et d'intensifier leur pouvoir sur leur environnement – lequel, outre les ressources matérielles de base, incluait d'autres espèces et d'autres humains. Certains ont même affirmé que le lien entre le développement humain et ces instruments était si étroit qu'on pouvait dire que la technologie constituait l'essence même de l'humanité. Les humains et leurs technologies étaient perçus comme des entités ayant co-évolué dans une complexité et une puissance croissantes. D'autres, en revanche, voyaient dans l'essor de la technologie une menace pour l'autonomie humaine. Ils établissaient un lien avec des méthodes de résolution des conflits ou des guerres de plus en plus violentes et destructrices et estimaient que la technologie était un facteur déterminant de la dégradation écologique et de l'épuisement des ressources.

Ceux qui se considéraient comme « progressistes » avaient tendance à percevoir un lien fort entre le développement technologique et l'amélioration des conditions de vie sociales et individuelles. En effet, ce lien était considéré comme le moteur même de l'ère dite de « la modernité » – une époque où l'on croyait en ce que l'on appelait « le futur », désignant les temps à venir ; la technologie était censée garantir l'avènement de ces temps. Cependant, à mesure que les technologies devenaient toujours plus puissantes et intrusives, au point de menacer de surpasser l'humain jusqu'au niveau immatériel de l'intelligence et de la cognition, et que les conditions biochimiques de la vie organique se détérioraient drastiquement sous l'effet du développement technologique et des modes de vie modernes qui l'accompagnaient, l'opinion humaine concernant l'avenir s'est scindée en deux camps, développant pour l'un une vision technosceptique et pour l'autre une vision technoeuphorique.

Les technoeuphoriques – qui se qualifiaient également de « transhumanistes » – restaient convaincus que seul un développement technologique accru pouvait assurer la survie de la vie intelligente quitte à ce que cela implique le remplacement de l'humain par une espèce inorganique (souvent appelée « intelligence artificielle » ou simplement « IA »). Ils croyaient que l'humanité seule était désormais responsable de la perpétuation de la vie intelligente – non seulement sur la planète Terre, mais peut-être dans tout l'univers. Après tout, les

voyages spatiaux que l'humanité et sa technologie (évidemment assez limités) n'avaient apporté aucune preuve de l'existence d'autres formes de vie ou d'intelligence sur d'autres planètes que la Terre. Certains préconisaient donc de remplacer en grande partie la biosphère par une technosphère et de trouver des solutions d'ingénierie aux problèmes planétaires et atmosphériques. D'autres, en revanche, pensaient que leur planète était irrémédiablement perdue. Ils investissaient donc toujours plus de ressources dans l'exploration, l'accès et la colonisation des exoplanètes – des corps célestes de l'univers que l'on croyait prêts à être habités.

Cela a engendré une lutte mondiale pour les ressources nécessaires – qu'il s'agisse de préserver, de transformer ou de propager la vie humaine et non-humaine, organique et inorganique. Les technosceptiques reconnaissaient généralement que certaines technologies avaient permis des progrès et ne se limitaient pas à servir les intérêts humains. Toutefois, ils insistaient sur la nécessité de toujours replacer les technologies dans leurs contextes sociaux, économiques et politiques plus larges. Tout d'abord, les technologies – comprises comme des moyens de maîtriser son environnement – n'étaient en aucun cas une invention humaine, mais avaient été développées par des espèces non-humaines bien plus anciennes. Le problème résidait dans la manière dont les humains avaient utilisé les technologies, notamment pour s'éloigner et s'isoler de leurs habitats naturels, épuisant ainsi les ressources et colonisant des espaces qui ne leur appartenaient pas. Ce que ces technosceptiques critiquaient en fin de compte, c'était l'idée que, dans les dernières étapes de cette évolution, certains allaient jusqu'à externaliser leurs fonctions les plus intimes et vitales à des agents artificiels – tels que les réseaux ou les robots dits « sociaux », etc. Cette évolution n'a pas permis de créer des modes de vie toujours plus simples et confortables (sauf peut-être pour les propriétaires et les développeurs de ces technologies, tandis que la majorité souffrait du chômage), mais a au contraire exacerbé un processus d'appauvrissement spirituel et de régression civilisationnelle.

Certains humains, de plus en plus sceptiques face à ce détachement induit par la technologie et les médias numériques – et qui insistaient sur le lien entre les pratiques capitalistes dans le développement des nouvelles technologies et la dégradation des conditions de vie des êtres vivants sur la planète – se sont qualifiées de « posthumanistes critiques ». Par ce terme, elles entendaient signaler que, selon elles, l'égoïsme humain (l'humanisme, fondé sur une vision anthropocentrique du monde) était responsable de cette situation, et qu'il fallait trouver des modes de vie plus durables et plus justes pour permettre la survie du plus grand nombre d'espèces humaines et non-humaines possible. De plus, elles estimaient que le développement technologique ne devait pas servir le profit économique d'une minorité. Il s'agissait plutôt de reconnaître la corrélation essentielle (ou un enchevêtrement fondamental) des formes d'agentivité ou de subjectivité humaines, non-humaines, environnementales et technologiques. On décrivait généralement cela comme la nécessité de reconnaître un monde plus qu'humain.

Capitalisme

Plus précisément, la chute de l'humanité – comme indiqué précédemment – a été accélérée par une forme très particulière d'organisation socio-économique qui avait conquis la

domination planétaire : le capitalisme. Ce dernier porte en définitive la responsabilité de l'effondrement de la civilisation mondiale (en réalité, cet effondrement a été déclenché par le bouleversement de l'économie mondiale capitaliste et son processus d'intégration intensifié – la « mondialisation »). Le slogan TINA (*There Is No Alternative* , soit « Il n'y a pas d'alternative ») s'est avéré exact, mais pas de la manière dont les capitalistes eux-mêmes l'avaient imaginé – à savoir comme un idéologème destiné à contenir les protestations anticapitalistes –, mais plutôt en démontrant que le capitalisme représentait en fin de compte un système autodestructeur fondé sur une consommation non durable et une aliénation toujours croissante.

L'idée capitaliste originelle était que l'économie de troc (l'échange de biens contre d'autres biens ou services) pouvait être rendue beaucoup plus efficace grâce à des formes d'échange symboliques – notamment la monnaie. Certains matériaux, particulièrement l'or, étaient considérés comme rares, précieux et exceptionnels ; ils pouvaient être échangés contre des biens et des services, et également accumulés. Les formes de paiement ultérieures sont devenues de plus en plus virtuelles, leur valeur étant désormais garantie par des institutions telles que les banques, les grandes entreprises et des entités sociales comme les états-nations. La monnaie elle-même, d'abord en métal puis en papier, est finalement devenue entièrement immatérielle grâce à la numérisation. En fin de compte, le capitalisme ne reposait même plus sur l'échange (symbolique). La richesse était désormais créée virtuellement par la spéculation, une forme de pari sur les hausses et les baisses de valeur, peu réglementée mais instantanément enregistrée et négociée, et, comme certains le diraient, produite par les marchés boursiers. À mesure que la valeur était générée par la dette (c'est-à-dire les paiements différés), la virtualité sur laquelle reposait tout le système s'est effondrée. Cela a détruit non seulement les actifs, mais aussi tout le capital accumulé.

La seconde caractéristique du capitalisme qui a conduit à sa chute fut sa conception du travail. Puisque la répartition du pouvoir était déjà inégale avant la transition vers les systèmes économiques capitalistes, la richesse – qui servait simultanément à légitimer ce pouvoir – était créée par les travailleurs. Ces derniers vendaient leur temps, leur force de travail et leur savoir-faire aux propriétaires fonciers, puis à ceux qui possédaient les moyens de production (notamment les usines, les machines, les équipements techniques et, plus tard, les plateformes médiatiques de toutes sortes). En vendant leur temps et en accumulant des richesses pour les propriétaires (les capitalistes) – tandis que le progrès technologique entraînait une spécialisation et une fragmentation toujours plus grandes des processus de production –, les travailleurs se sont progressivement aliénés de leurs propres produits et des processus de production eux-mêmes. On pourrait même dire qu'ils se sont aliénés davantage de leur propre réalité en étant transformés en consommateurs : ils recevaient un salaire pour (ré)acheter les produits mêmes qu'ils avaient contribué à créer. Ce processus s'est accéléré à tel point que la consommation – notamment dans les sociétés occidentales et prospères, qui ont engendré des classes sociales ayant acquis des avantages sur la classe ouvrière grâce à l'éducation, l'héritage ou l'acquisition de connaissances et de compétences – est devenue de plus en plus importante et a fini par supplanter la production comme principal moyen de générer des profits. Pour masquer les réalités d'inégalité et de dépendance qui en ont résulté, les institutions et les élites puissantes – qui ont le plus profité de ce système – ont eu recours à une dissimulation systématique, à une prétendue idéologie et, de plus en plus, au marketing pour éveiller et nourrir le désir croissant de toujours plus de biens (souvent des objets et services totalement superflus). Le revers de la

médaille de ce processus a été la surproduction (et par conséquent un gaspillage considérable), entraînant l'épuisement des ressources et une pollution environnementale croissante. Le capitalisme s'est donc achevé en consommant sa propre base et en dévorant littéralement ses propres sujets (c'est-à-dire les consommateurs).

Cependant, il arrivait que le cycle de production et de consommation connaisse des crises engendrant chômage et pauvreté parmi les travailleurs, ainsi que la destruction des moyens de production – que ce soit par obsolescence naturelle ou programmée (causée par les nouvelles technologies ou une concurrence féroce, suivie de faillites et d'une rationalisation accrue) ou simplement par destruction violente, comme lors des guerres. Néanmoins, cette destruction était toujours présentée comme une opportunité, la reconstruction étant nécessaire. Elle stimulait la demande, alimentait les innovations technologiques, etc. De plus, on espérait qu'un certain progrès social (quoique coûteux) émergerait progressivement comme un effet secondaire positif – car les nouvelles formes de production, plus efficaces, entraînaient simultanément une augmentation graduelle du temps libre (nécessaire à la consommation), une amélioration des soins de santé, et autres. Malheureusement, ces cycles sont devenus de plus en plus destructeurs à mesure que les technologies gagnaient en puissance et que les guerres devenaient plus dévastatrices. Cela a finalement conduit à une société où une partie grandissante était plongée dans la pauvreté et était en fait exclue de la pleine vie sociale, faute de compétences et d'accès aux ressources nécessaires pour participer au processus de consommation. Conjuguée aux crises précédentes et au problème de la dévaluation constante de la monnaie et des actifs due à la surproduction (c'est-à-dire l'inflation), cette situation a également engendré désillusion, dépression, isolement social et autres difficultés devenues le lot quotidien des humains vivant sous le capitalisme. Ce phénomène a, à son tour, accentué la pression sur chaque individu : la pression de la compétitivité, de la productivité, afin de consommer le plus de biens possible.

La raison de l'immense succès du capitalisme (du moins dans le monde occidental) – et de l'absence perçue d'alternatives – résidait dans sa capacité à s'allier à un système politique idéologiquement sophistiqué : la démocratie libérale. Les démocraties s'étaient avérées supérieures aux formes sociopolitiques d'organisation et de gouvernement antérieures, principalement parce qu'elles favorisaient des subjectivités spécifiques – des cadres d'interprétation permettant (en principe) à chaque individu de participer aux processus sociaux et d'être interpellé par d'autres personnes et institutions. Ces subjectivités reposaient sur les notions d'individualité, d'unicité et d'identité personnelle. On pouvait enseigner aux individus – par le biais d'institutions comme l'école, mais aussi par des stratégies de marketing – à se percevoir comme des personnes libres, responsables de leur propre développement et de leur place dans la société. De plus, ils avaient la responsabilité de réaliser pleinement leur potentiel et ainsi de rendre à la société l'investissement qu'elle avait fait en eux (une idéologie parfois qualifiée « d'humanisme libéral »). Cela a engendré une image de soi qui, dans bien des cas, a conduit à une conception irréaliste de sa propre valeur et s'est également manifestée par une certaine arrogance (voir ci-dessous : *hubris*) envers autrui. Plus important encore, cela a renforcé la croyance en la supériorité de l'humanité sur son environnement matériel et sur les êtres non-humains. De plus, cela a garanti que l'orientation compétitive requise par le système économique s'appliquait aussi bien au niveau individuel que sociétal, et même entre les systèmes nationaux ; car les démocraties étaient gouvernées selon le modèle d'unités culturelles historiquement développées appelées « nations », chacune revendiquant un droit d'accès privilégié et une

souveraineté sur son territoire respectif, liés à un corpus de valeurs, de connaissances acquises, de mémoires collectives, d'artefacts, etc., qui créaient une identité ou un esprit collectif. Cette notion était fréquemment invoquée en temps de crise – par exemple, lors de guerres contre d'autres nations – qui se percevaient elles-mêmes de manière similaire (ou, plus souvent, comme supérieures). Ainsi, une corrélation étroite existait entre les pratiques capitalistes, l'organisation politique et la perception de soi individuelle – autant de facteurs qui favorisaient une notion de supériorité et d'autonomie illusoire. Ceci, à son tour, a conduit à occulter ou à oublier que toute réalisation, toute pratique sociale, tout développement technologique et tout mode de vie résultaient toujours de la relationnalité, et non de l'autonomie. De plus, on a négligé le fait que les systèmes se mesuraient en définitive à leur capacité à reconnaître, préserver et répartir équitablement les bénéfices découlant de leur interdépendance (c'est-à-dire la co-implication des humains, des non-humains, de l'environnement, de la technologie etc.), et non à leur capacité à extraire les ressources (des humains, des non-humains, de l'environnement, de la technologie etc.) le plus efficacement possible.

Impérialisme

Malgré de sérieuses tentatives de critique de ce système et d'organisation d'une résistance politique – notamment à travers des mouvements tels que le communisme, le socialisme, l'anarchisme et, plus récemment, le posthumanisme critique susmentionné –, toutes ces actions se sont malheureusement révélées insuffisantes et trop tardives. La domination de ce système culturel et économique (capitalisme, libéralisme, humanisme, etc.), soutenu par l'Occident (voir ci-dessus) – vestige d'une époque historique communément appelée ère « coloniale » – reposait sur l'idée qu'une civilisation se considérant supérieure et expression du choix divin – l'Europe (remplacée plus tard, comme mentionné, par l'une de ses anciennes colonies, l'Amérique, qui est parvenue un temps à dominer le monde en tant que soi-disant superpuissance avant d'entamer un déclin et de se retrouver en compétition avec d'autres superpuissances émergentes telles que la Chine ou l'Inde) – revendiquait le droit (divin) de découvrir et de posséder d'autres territoires et populations en se fondant sur son propre progrès civilisationnel et technologique supposé, ainsi que d'en extraire des ressources humaines et non-humaines (par des pratiques telles que l'esclavage, l'exploitation minière, l'appropriation des biens de toute sorte).

Ce qui est intéressant dans la justification de la pratique associée à l'impérialisme – c'est-à-dire la construction et le maintien des empires – dont l'établissement impliquait la conquête physique de territoires, la colonisation de leurs habitants, l'appropriation de leurs ressources, l'imposition de leurs propres structures de pouvoir et systèmes de valeurs, etc. – c'est qu'elle reposait sur des erreurs de calcul stratégiques interprétant l'altérité comme à la fois désirable et menaçante. Les humains, comme la plupart des espèces vivantes, ont appris à se distinguer, par leurs sens, d'un environnement dans lequel ils se trouvaient, dans lequel ils pouvaient se déplacer et qu'ils pouvaient, dans une certaine mesure, contrôler. Cette distinction fondamentale a engendré un sentiment de soi par opposition à l'autre. Ce concept d'altérité – projeté sur la perception de la différence et ensuite exagéré comme radical ou absolu (conduisant à la construction de ce que les humains appelaient des « oppositions binaires » – voir plus haut – c'est-à-dire des différences entre des entités ou

des idées perçues comme mutuellement exclusives, la binarité soi/autre étant considérée comme peut-être la plus fondamentale) – a fréquemment été transposé en hiérarchies et en valeurs. L'Autre – qu'il s'agisse d'autres personnes, d'êtres non-humains, d'objets matériels ou même d'idées immatérielles – servait à construire et à consolider le savoir ; un savoir qui, à son tour, permettait d'exercer un contrôle sur les entités dissimulées, pour ainsi dire, derrière le voile de l'altérité. Malheureusement, ce contrôle avait un prix élevé, car il s'accompagnait inévitablement d'une conception erronée de la véritable nature de cet autre. Si cette conception menait parfois à des représentations excessivement positives et idéalisées, elle se manifestait le plus souvent par des notions négatives et dénigrantes, communément appelées « stéréotypes ». Ce processus d'affirmation de soi (ou de protection de sa propre identité contre l'altérité suscitée par les différences perçues) aboutissait finalement à des pratiques violentes, conséquence directe des désirs et des peurs éprouvés durant ce processus. Ces pratiques étaient ensuite instrumentalisées pour justifier des comportements répressifs envers l'Autre.

L'impérialisme – la découverte de l'Autre et l'incertitude quant à sa catégorisation, qui, en quelque sorte, exigeait des pratiques de domination et de contrôle sous couvert de civilisation et d'éducation – était donc, de fait, le prolongement d'un comportement humain fondamental. Ce phénomène était également manifeste dans d'autres sphères sociales où les différences (réelles, perçues ou projetées) pouvaient être instrumentalisées pour donner naissance à ce que l'on appellera plus tard « l'altération » (qui représente essentiellement une radicalisation de la différence visant à créer et à protéger un « je » ou un « soi » par opposition à un « autre » – et, au niveau sociétal, un « nous » par opposition à « eux »). Par exemple, des différences entre les genres, les races (mais aussi les classes sociales – voir ci-dessus) et les espèces ont été établies. Ceci a engendré les pratiques discriminatoires associées que sont le sexisme, le racisme et le spécisme – qui opéraient souvent de manière intersectionnelle (c'est-à-dire imbriquées) – et qui constituaient fondamentalement des systèmes de pouvoir infondés exploitant les différences pour justifier les hiérarchies et réguler l'accès au pouvoir. Les sociétés humaines étaient imprégnées de ces structures de pouvoir, et malgré les efforts courageux des féministes, antiracistes, militant.es des droits des animaux, communistes, anarchistes et autres, l'altérité sous-jacente à ces différences était si importante qu'elle constituait en fin de compte la conception même de ce que les gens comprenaient comme étant humain ; et c'est précisément cela qui a permis à cette technique d'être utilisée pour justifier la supériorité de *certain*s individus sur les autres et sur tout le reste.

Alors que l'impérialisme manifeste, en tant que pratique militaire agressive, a progressivement cédé la place à des formes culturelles plus indirectes d'influence dominante sur les territoires et les populations étrangères – le besoin économique d'exploiter les ressources des régions étrangères s'accroissant sans cesse avec l'intensification de l'industrialisation et la mondialisation –, le capitalisme exigeait un réseau de production, de consommation et de services toujours plus vaste, transcendant les frontières nationales et visant à délocaliser et à interconnecter les processus de production. À cela s'ajoutaient les flux monétaires mondiaux, fondés, comme mentionné précédemment, sur la virtualisation et la spéculation – le tout alimenté par un processus connu sous le nom de numérisation des données. En convertissant tout en signaux électriques transmissibles à une vitesse proche de celle de la lumière, l'information pouvait être partagée et utilisée instantanément – à des fins éducatives et de divertissement, mais surtout pour des raisons économiques et

sociopolitiques. Cette plateforme mondiale d'échange, basée sur l'information numérique et ses flux, est devenue internet et, grâce aux réseaux sociaux, s'est transformée en plateforme centrale d'échange social. Malheureusement, ces derniers étaient la propriété d'une nouvelle catégorie de capitalistes qui ont accédé à la classe dominante et la plus puissante (les « *tech-bros* »). Ils ont amassé une immense richesse, qu'ils ont utilisé pour influencer les gouvernements (nationaux) et les organisations (internationales), tout en touchant une communauté quasi mondiale de prosummateurs – des personnes qui produisaient et consommaient du contenu, entraînant des (ro)bots ou des logiciels algorithmiques à imiter la construction du sens par l'humain, qui leur renvoyaient ensuite l'information sous une forme remaniée. Le rêve d'une société mondiale libre – avec un accès immédiat et universel à toutes les connaissances et aux plus grandes réalisations de l'humanité (comme une vaste base de données ou des archives), qui aurait dû logiquement mener à une ère de compréhension, de prospérité et de paix mondiales – a ainsi été hélas brisé par ces mêmes valeurs libérales et humanistes qui avaient donné naissance à cette vision cosmopolite et aux pratiques et décisions géopolitiques et économiques sous-jacentes (c'est-à-dire capitalistes mondiales). Les régimes autoritaires ont perçu, à juste titre, la libre circulation des connaissances et des idées comme une menace pour leur légitimité et ont tenté de contrôler et de filtrer l'information, d'en restreindre l'accès ou de diffuser de la désinformation (les « *fake news* »), que ce soit en piratant les infrastructures numériques et en portant atteinte aux institutions vitales ou en influençant les populations par la diffusion de fausses informations. Par conséquent, la violence s'est intensifiée à l'échelle mondiale, via les plateformes informationnelles. Ceci a conduit à la propagation du cyberterrorisme et de la guerre de l'information, ainsi qu'à l'acceptation généralisée d'une politique « post-vérité ».

En fin de compte, la combinaison du capitalisme mondial et d'internet n'a pas engendré une augmentation ni une amélioration des interactions sociales – contrairement à ce que pourrait suggérer l'expression réseaux ou médias « sociaux » – mais a plutôt abouti à un état de guerre généralisé (ce qui, bien sûr, est l'exact opposé de l'idée originelle de cosmopolitisme).

L'hubris

La disparition finale de l'espèce humaine fut probablement due à un problème moral : son *hubris*, c'est-à-dire la surestimation de ses propres pouvoirs et un orgueil démesuré, fondés sur la croyance en sa propre importance cosmologique (voir le concept « d'anthropocentrisme » déjà mentionné). En réalité, l'espèce humaine a péri (emportant avec elle la majeure partie de la biosphère) parce qu'elle était incapable d'accepter sa propre finitude et son interdépendance avec les autres êtres vivants – ou, en d'autres termes, parce qu'elle n'a pas compris et accepté qu'elle vivait dans un monde plus qu'humain, qu'elle en dépendait et qu'elle était responsable de sa préservation. Au contraire, certains humains – surtout vers la fin de l'histoire de l'espèce – ont même précipité sa disparition en diffusant des scénarios imaginaires de leur propre fin. Il s'agissait probablement d'une tentative désespérée de refouler l'inévitable. Cela a conduit à l'invention de récits (dont celui-ci fait sans doute partie) proposant des retours en arrière hypothétiques sur l'histoire de l'espèce, souvent adressés à des extraterrestres inconnus et insondables ou à des voyageurs

temporels du futur qui pourraient tomber sur les archives de l'espèce humaine (qui se désignait elle-même comme « l'humanité »). L'espoir était qu'ainsi, rétrospectivement pour ainsi dire, une forme de justice cosmique, ou peut-être une certaine justification et absolution, puisse être atteinte. Peut-être ces messages servaient-ils aussi d'avertissement à d'autres formes de vie venues de planètes inconnues, si jamais elles visitaient la Terre – bien qu'aucune forme de vie de ce genre n'ait été découverte durant toute l'existence de l'humanité, malgré tous les efforts d'exploration spatiale, principalement menés par un groupe privilégié : les astronautes, les cosmonautes, etc.

En fin de compte, on peut dire que ce qui a finalement conduit à la chute de l'espèce était – ironiquement – sa propre conscience. Celle-ci avait été acquise au prix (bien trop) élevé de la répression de son animalité, qui s'est finalement muée en violence envers tous les autres. Malgré toutes les tentatives de dénaturation – telles que l'éducation, la civilisation, le progrès social et le raffinement – et en raison d'une utilisation largement irresponsable de la technologie et des ressources (on pourrait aussi parler de mauvaise gestion), l'humanité a finalement dû connaître sa propre disparition, confirmant ainsi l'un de ses propres proverbes: l'orgueil précède la chute.